

Recueil de nouvelles

**écrites par les participantes
en marge de l'atelier
durant la saison 2023-2024**

MARIE-ADELAÏDE ET LES RAISONS DU CŒUR	2
Catherine Siorat	
LUMIÈRES D'ENFANCE.....	7
D.L.C.	
ENVOLS.....	12
Françoise R.	
JOUR DE PRINTEMPS.....	16
Ghislaine Alcaraz	
AINSI VA LA VIE	23
Johelle	
LE JOUR OÙ LE SABLE EST TOMBÉ.....	32
Mireille Rodier	
LA LEÇON DE MOUNIR.....	36
Mireille B.R.	
QU'EST-IL ARRIVÉ À JUSTINE ?	40
Sylvie D.	

MARIE-ADELAÏDE ET LES RAISONS DU CŒUR

Catherine Siorat

Marie-Adelaïde se rendit à l'office du matin à la cathédrale Saint-Front. Il faisait beau, c'était le printemps dans la petite ville de Périgueux. Marie Adélaïde était triste et elle espérait que la messe lui ferait du bien. Elle avait quitté l'hôtel particulier de ses parents rue du Plantier quelques minutes avant.

Quand elle arriva dans la cathédrale, elle remarqua qu'il y avait plus de monde que d'habitude. Elle ressentit une espèce de joie intérieure. Le prêtre arrivait déjà et était sur le point de débiter l'office.

Et tout à coup elle l'aperçu. Il était là, présent au second rang. Toujours aussi élégant, souriant, Geoffroy en chair et en os. Son cœur palpita, les battements s'accéléchèrent et elle détourna rapidement son regard de cette silhouette qui l'avait tant faite souffrir.

Elle était dans l'autre traverse et, si jamais Geoffroy se retournait un peu il allait bien sûr la voir. Elle se faisait la plus petite possible mais la chapelle de la Cathédrale n'était pas immense et, il allait tôt ou tard l'apercevoir.

Elle réfléchissait ; valait-il mieux essayer de partir, de quitter précipitamment cet endroit de malheur où elle allait être obligée de faire la conversation à cet homme qu'elle haïssait maintenant après l'avoir tant aimé.

Mon Dieu qu'il l'avait faite souffrir ! Pourquoi se trouvait -il ce matin à la cathédrale alors qu'il connaissait ses habitudes et, savait qu'elle participait aux offices du matin ? Que penserait le prêtre si elle quittait la messe avant la

fin ? Qu'avait pu comprendre le Père Alain à son histoire d'amour probablement trop terrestre à ses yeux ?

Elle décida de rester et de ne surtout pas croiser le regard de Geoffroy. Mais bien sûr, dans les minutes qui suivirent, il la remarqua et lui fit son plus beau sourire.

Quel charmeur, mon Dieu, qu'elle le trouvait beau. Malgré l'absence de plusieurs mois, il n'avait pas changé. Il était toujours aussi charmant, distingué, souriant. Beau, en fait. Beau mais cruel, aimant se jouer des autres. Aimant les manipuler même s'il jurait que ce n'étaient vraiment pas ses intentions.

Elle était belle elle aussi, mais ne pouvait lutter contre toutes ces femmes qui tournaient autour de Geoffroy. Il était trop léger pour elle, choisissait celle-ci ou celle-là pour l'accompagner en promenade, déjeuner, dîner ou aux courses.

Elle était fatiguée de l'attendre et de lui faire confiance à chaque fois qu'il revenait vers elle avec de bonnes intentions. Cette fois ci, pas question de se laisser prendre à son discours à la fin de la messe. Elle devait quitter la Cathédrale au plus vite et peut être se réfugier au couvent des ursulines de Brantôme où sa tante l'accueillerait.

Marie Adélaïde devait tourner la page Geoffroy.

Elle avait trop souffert, elle devait le quitter.

Mais voilà qu'il était ce matin à quelques mètres d'elle, il paraissait recueilli, concentré sur les paroles du prêtre. Il lui plaisait toujours autant.

Y avait-il une autre solution que de partir et perdre la partie? Elle n'avait pas envie de le quitter mais elle avait

bien compris qu'elle ne pouvait pas lui faire confiance. Cette lutte intérieure la déconnectait des paroles du prêtre et, mettait en doute sa dernière décision, à savoir le quitter.

La messe allait bientôt se terminer. Il fallait prendre une décision. Devait-elle quitter précipitamment l'église pour éviter Geoffroy ? Malgré tout son courage, elle manquait de force pour agir. Comme si une main de plomb l'obligeait à rester immobile sur place, guettant les faits et gestes de Geoffroy. Comme la vie était compliquée, cruelle, de jouer ainsi avec ses sentiments. Que devait-elle décider ?

Plus elle se posait la question, plus la solution s'éloignait. Plus ses pensées devenaient floues. Plus les minutes passaient et plus la décision de partir devenait difficile à prendre.

Elle savait que cet homme l'avait fait souffrir et qu'il recommencerait, car il était ainsi, puéril et superficiel. Que pouvait-elle attendre d'un homme si peu digne de confiance ?

Pourquoi Dieu lui avait-il permis de le rencontrer ? Elle qui ne rêvait que d'un amour profond, sans faille presque irréel. Elle ne comprenait pas pourquoi elle était si attachée à cet homme aux aspirations si différentes que les siennes. Mais peut-être que les extrêmes s'attiraient et se complétaient.

Marie Adélaïde chancela, Geoffroy se lève de son banc, il se retourne et lui sourit. Elle ne sait plus quoi faire. Elle est de plus en plus perdue. Et en plus Geoffroy n'est pas seul dans sa travée. Une jolie jeune fille l'accompagne. Marie Adélaïde pâlit. Que va-t-elle encore subir comme affront ? Pourquoi ce Geoffroy qui paraît si charmant cache un

cœur si machiavélique ? Pourquoi lui fait-il croire que le bonheur est proche alors qu'il ne peut rien lui offrir ?

Marie Adélaïde reste plantée, sans voix, devant le spectacle de son fiancé accompagné d'une jeune fille inconnue. Ils se dirigent vers elle et, elle est incapable de faire le moindre geste. Elle est comme anéantie, réduite au rôle d'une statue de pierre.

Pourquoi ne pas avoir quitté l'église plus tôt tant qu'elle pouvait encore sauver la face ?

Geoffroy est souriant, toujours aussi charmeur et, il s'avance vers elle rapidement. Dans quelques secondes, il sera près d'elle qui demeure toujours aussi immobile, comme si quelque fée lui avait jeté un sort. Quelques mètres encore et le voici tout proche.

Geoffroy engage la conversation. Il est venu ce matin à la messe pour la voir, lui dit-il. Content car il devait lui parler le plus vite possible et elle est là, près de lui.

Marie Adélaïde demeure impassible. Elle écoute Geoffroy qui est accompagné par cette mystérieuse jeune femme. Puis tout à coup, il lui présente Alix, sa demi-sœur, en fait la fille naturelle de son père dont il vient de faire la connaissance.

Il est tellement heureux de lui présenter que sa bonne humeur est communicative. Marie Adélaïde est heureuse tout à coup, elle aussi.

Ce cher Geoffroy n'est pas en compagnie d'une rivale mais il s'est tout simplement trouvé une famille. Quel jeune homme talentueux et plein de vie. Subitement, Marie Adélaïde est comblé. Elle aime tellement ce jeune homme

que pour l'instant aucune ombre ne vient noircir son bonheur. Elle imagine son avenir associé à Geoffroy. Pour le reste, si des soucis survenaient, elle verrait plus tard...

LUMIÈRES D'ENFANCE

D.L.C.

Petite fille, elle habitait en face d'une grande maison bourgeoise, pas vraiment un château, mais immense à ses yeux, qui s'élevait au milieu d'un grand parc.

De beaux arbres dans ce parc, plusieurs volières aussi.

L'arbre qu'elle aimait par dessus tout était un énorme et majestueux marronnier qui se couvrait de fleurs magnifiques au printemps. De plus, il accueillait chaque jour parmi ses branches, un hôte particulier, un perroquet, un ara multicolore : Coco.

Coco ne volait plus.

Et chaque matin, Coco était porté jusqu'au marronnier dans lequel il s'installait pour la journée.

Curieuse, les mains accrochées aux barreaux du portail, elle assistait souvent, étonnée et amusée, au transport de Coco dans le bel arbre.

C'était une jeune demoiselle qui assurait le déplacement de Coco. Un Coco râleur, toujours de mauvaise humeur, donnant de gros coups de bec sur la canne qui lui servait de perchoir.

Cette demoiselle voyait la petite fille. Elle lui a souri souvent, puis un jour elle lui a parlé.

C'était une grande adolescente qui travaillait pour les *châtelains*. Elle était leur *bonne à tout faire*, comme on disait alors.

Au fil des jours, les échanges entre la petite fille et la demoiselle se sont multipliés. De part et d'autre du portail, des liens se sont tissés. Ainsi, Elise – la demoiselle – et Margot – la fillette – sont devenues amies.

Ses jours de congé, Elise passait du temps chez Margot, parlait avec sa maman. Pour Margot, fille unique, c'était un grand bonheur d'avoir désormais Elise dans son entourage, car elle se sentait souvent triste et bien seule. Elle ne pouvait confier ses peines et ses soucis que dans l'oreille accueillante de Dolly, sa chienne adorée.

Elise avait compris la solitude et la mélancolie de Margot. Elle avait senti qu'elle rêvait beaucoup devant la belle maison, le joli parc, Coco, les volières.

Pour Margot qui vivait dans une petite maison très modeste, tout était attirant, mystérieux et comme une promesse de découvertes, d'évasion, d'aventure, de liberté, de beauté, de joie.

Le jour arriva où Elise dit à Margot : « Mes patrons sont partis pour deux jours, tu veux venir voir ? ». Emerveillée, Margot répondit timidement « oui ».

Elise ouvrit le grand portail pour qu'elle entre, lui prit la main et la guida. Coco du haut de son marronnier, s'agita, rouspéta. Visiblement Margot ne lui plaisait pas ! Elise la rassura : « N'aie pas peur ! Il ne peut pas sauter. »

Elise entraîna Margot en haut d'un petit perron, ouvrit une porte. Margot entra.

Un couloir sombre, puis la cuisine, très grande, haute de plafond. Une immense cuisinière tenait presque toute la longueur d'un mur. De nombreux ustensiles suspendus : casseroles, poêles, louches, écumoirs...

Margot ouvrait de grands yeux.

Dans un angle, près d'une fenêtre, une cage imposante. C'était sans doute là que Coco passait ses nuits.

Soudain, un bruit de pas !

« Cache toi dans l'arrière-cuisine », dit Elise à Margot.

« C'est le jardinier ».

Dans la pénombre de l'arrière-cuisine, Margot fut saisie par les odeurs ! En particulier, celle des pommes et d'autres indéfinissables pour la petite fille qu'elle était. Elle se sentait un peu bizarre, avec un vague sentiment d'insécurité, mais pas vraiment de peur.

Des voix, des bruits de pas, une porte qui claque.

Puis Elise l'appela : « Tu peux venir ».

Et Margot passa de l'arrière-cuisine à la cuisine et de là, à un étroit couloir lumineux car éclairé par deux fenêtres.

Devant une des fenêtres, sur une console, des grands verres étincelants, des vases ciselés comme elle n'en avait jamais vus.

Puis Elise ouvrit le petit salon : des sièges recouverts de tissus brillants, des dorures, des moulures, des miroirs, des lustres, des tableaux, des tentures, des parquets luisants, des tapis épais !

Margot admirative avait l'impression d'être entrée dans une des images de son livre d'histoire.

C'était comme ça qu'elle imaginait Versailles !

La beauté des meubles, des objets, des étoffes, qu'illuminait un soleil généreux, subjuguait la petite fille.

Puis vint le grand salon... Là, elle découvrit, trônant, magnifique, rutilant, ouvert, un piano à queue. Margot en eut le souffle coupé. Comme si elle ne touchait plus terre : émue, frissonnante, terrassée par la beauté.

Elle était heureuse et intimidée, proche des larmes. Que fit exactement Margot à ce moment-là ?

Osa-t-elle poser ses petits doigts sur les touches ou bien Elise guida-t-elle sa main ? La Margot d'aujourd'hui ne sait plus.

Elle n'a pas oublié ce moment d'exaltation, d'extase, d'élévation, d'émotion intense qu'elle a vécu, sans doute décuplé par la communion, l'harmonie entre la beauté du lieu et les vibrations s'élevant du piano.

L'émotion qui la traversa ce jour-là, si violente qu'elle a comme voilé la fin de la journée, les jours suivants, la laissant fortement déstabilisée, avait fait naître un immense espoir dans son cœur. Confusément elle devinait que ses rêves pourraient devenir réalité. Des projets germaient dans sa tête : elle ferait de la musique ; elle irait voir des belles choses. Elle se sentait légère, joyeuse, pleine d'une énergie nouvelle, impatiente de grandir.

La vie a continué.

Margot a grandi, puis elle est allée en pension.

La grande maison a changé de propriétaire. Elise est partie.

Le temps a creusé l'oubli des lieux, des êtres...

Aujourd'hui Margot sait que ce jour-là fut celui de son initiation à la beauté, jour qui la laissa à jamais différente et riche d'espérance.

ENVOLS

Françoise R.

Il ouvrit le courrier et resta interdit, son teint devenant pâle. Alors, le monde autour de Paul subitement s'écroula ! Quand Paul était né, il y avait de ça soixante-quatre ans environ, ses parents furent ravis, ils voulaient un garçon !

Son père, menuisier, rêvait de lui apprendre son métier et de le voir prendre sa suite à l'atelier ! Sa sœur, 5 ans, émerveillée devant le bébé, voulait de suite jouer à la petite maman avec lui.

Tout au long de son enfance, son père lui répétait sans cesse « quand tu travailleras avec moi ... », avec presque de l'impatience. Mais, bientôt, Paul se désintéressa de la menuiserie, il allait de moins en moins à l'atelier et restait de plus en plus souvent avec sa mère quand celle-ci cuisinait. Il commença à vouloir l'aider, en posant de multiples questions sur la façon de cuire les différents légumes ou d'accommoder telle ou telle viande. Sa mère aimait ces moments passés avec son fils ; mais son père était déçu, bien sûr, de voir son espoir d'association à la menuiserie avec son fils envolé.

Vers 17 ans, Paul décida qu'il ferait de sa passion pour la cuisine son métier. Seule sa mère s'occupa de l'aider dans la recherche d'une école hôtelière, son père s'en désintéressa totalement !

Après avoir obtenu son diplôme (il fut très bien classé),

Paul commença à travailler dans un petit restaurant. Très vite, son patron s'aperçut du potentiel de sa nouvelle recrue et, gentiment, l'orienta vers un restaurant plus gastronomique, tenu par un de ses amis.

Là, Paul acquit très vite des compétences élevées ; il décida alors d'ouvrir son propre restaurant. Au bout de cinq ans, sa renommée était faite.

Un jour, il servit à midi une jeune femme séduisante, mais exigeante, qui lui posait de multiples questions sur son travail. Un peu agacé, mais se forçant un peu, (il était un peu sous son charme !) il répondait aimablement à toutes, avec patience.

A la fin de son repas, la jeune femme, au moment du café, finit par lui dire qu'elle avait passé un agréable moment. Sur le point de régler, elle ajouta : « Je reviendrai, sans aucun doute ! »

Un mois après, le guide *Chemilin* annonçait les nouveaux lauréats pour l'attribution de ses fleurs : il avait obtenu trois fleurs, le graal de sa profession.

Le restaurant Paul Chambon était blotti au cœur de la campagne, loin du bruit et de l'agitation des grandes villes. A cette saison, les coquelicots en fleurs donnaient une touche impressionniste au paysage et on ressentait, en le contemplant, un sentiment de plénitude.

Quelque temps après, il vit revenir la jolie jeune femme, celle qui l'avait un peu tourmenté avec ses demandes de renseignements de toutes sortes sur sa cuisine, le service, ses fournisseurs, les artisans ayant réalisé la céramique de la vaisselle etc., etc...

Elle lui rendit visite une fois, puis deux, puis trois ! On devine la suite : elle finit par s'installer là en épousant Paul. Il avait alors appris entre-temps qu'elle était la critique culinaire, membre du jury attribuant les fleurs du guide !

Pour le seconder, elle quitta, son activité et participa au maintien du restaurant dans les gastronomiques haut de gamme. Leurs deux enfants, Jérôme et Lisa, chéris pendant leur enfance par leurs parents, tendres et attentifs, commencèrent à venir aider dans la cuisine et au service. Ils y prenaient alors beaucoup de plaisir, en particulier Jérôme. Aux côtés de son père, il proposait, faisait, participait. Paul était heureux de cette transmission. Après l'école hôtelière qu'il avait choisie, Jérôme revint travailler avec lui.

Pendant les premières années, son père, attentionné, lui prodiguait de multiples conseils, patiemment. Mais, peu à peu, leur relation se tendit. Paul devenait de plus en plus exigeant avec son fils, lui répétant sans cesse le besoin de travailler dur pour arriver au niveau que, lui, avait atteint. Jérôme, lassé de ce milieu compétitif dans lequel il baignait depuis toujours, s'apercevait que cela ne correspondait pas du tout à son aspiration profonde, plutôt une solution facile choisie à son adolescence, quand on n'a pas encore bien déterminé ce que l'on aimerait réellement faire.

Il aurait aimé voyager, mais impossible avec ce père devenu presque tyrannique dans ses exigences. Il lui était même difficile de prendre quelques jours de repos, si ce n'est pendant la fermeture annuelle du restaurant ... quand il n'y avait pas de travaux, embellissements concernant la salle ou autres *obligations* de recherches en tout genre (vaisselle, linge, papeterie, etc.) !

Ce week-end-là, Jérôme avait réussi à partir quelques jours au bord de la mer pour se reposer, et il réfléchissait. Le bruit des vagues l'apaisait.

C'était décidé, il allait le faire. Mais comment leur expliquer que leur vie à eux, cette course perpétuelle à la perfection, n'était pas celle qu'il voulait pour lui ? Comment allait-il leur annoncer la décision qu'il venait enfin de prendre ?

Il hésitait, c'était difficile. Soudain, il se dit qu'écrire lui serait peut-être plus facile.

Devant la page blanche, il pensait au crève-cœur de son père quand sa sœur Lisa, elle, était partie, loin de là, loin d'eux, loin de tout cela. Il allait lui aussi décevoir son père ! Le week-end était passé. Paul et sa femme attendaient le retour de Jérôme. Il aurait dû déjà être là, c'était ce qu'il leur avait dit, ils commençaient un peu à s'inquiéter.

Paul ouvrit le courrier et resta interdit, son teint devenant pâle... Le monde autour de lui subitement s'écroula !

Une carte, un oiseau qui s'envole, et ces simples mots : « Je pars, je veux voyager ». Elle était signée Jérôme.

Alors, Paul comprit la peine de son propre père le jour où il lui annonça son désir de devenir cuisinier. Malgré la déception immense qu'il ressentait à ce moment, il approuva la décision de Jérôme, ne voulant que le bien-être de son fils.

JOUR DE PRINTEMPS

Ghislaine Alcaraz

Le soleil déployait ses premiers rayons. Une aube radieuse allumait le ciel. A l'horizon, là où la rivière se coulait entre les arbres, des colonnes vaporeuses s'étiraient en flammes légères qui s'effiloçaient paresseusement en hauteur. Porté par la brise, cet incendie de brume semblait flotter au-dessus de la campagne. La journée s'annonçait belle.

Dans la basse-cour, les volailles s'égosillaient, leurs cris stridents couvrant celui des oiseaux. Firmaine s'activait dans sa cuisine. Tout manquait en ce mois de mars 1944. Le rationnement mis en place par la préfecture resserrait chaque jour davantage son étou, et obligeait à une lutte quotidienne pour se nourrir, se chauffer, se déplacer. Il fallait des tickets pour tout, même pour obtenir des semences pour le jardin. Au café à l'orge, Firmaine préférait une soupe, dans laquelle elle faisait tremper des morceaux de ce pain noir et triste, quand on arrivait à en trouver. À vingt-deux ans, elle venait de donner naissance à son premier, Jean, éclat de soleil en ces temps sombres. Elle et André, son époux, étaient propriétaires d'une ferme dans ce petit coin du Périgord Vert.

Suite à un récent arrêté du préfet de la Dordogne, il fallait augmenter la production de pommes de terre, de haricots blancs, de rutabagas et de topinambours, pour

nourrir la population, et, aussi, bien sûr, contribuer au *ravitaillement* des troupes d'occupation. Firmaine allait passer la journée à préparer la terre qui accueillerait plants et semences. Elle prendrait Jean avec elle. Elle espérait retourner une bonne partie du jardin, et peut-être déjà, planter quelques rangs de haricots. Jean serait installé dans son couffin à proximité.

Un chemin longeait le terrain de Firmaine et aboutissait à une métairie comprenant une large bâtisse appelée la Grande Maison. C'était dans cette habitation que quelques *repliés* juifs Alsaciens étaient logés depuis l'invasion de l'Alsace par l'Allemagne. Des Israélites, arrachés loin de chez eux par la guerre. Ils sont deux hommes et trois femmes. Il y a Johanna, quarante-cinq ans, accompagnée de sa fille, Sarah, vingt ans. L'autre femme, Hannah, est âgée de vingt-quatre ans.

A cette heure matinale, Hannah, allongée sur son lit, regarde les ombres que le soleil fait danser sur le mur de sa chambre, un clair-obscur qui s'anime quand le vent agite les feuilles du magnolia et qu'il est traversé par les rayons du soleil. Mais le mur redevient mur quand l'ombre absorbe brutalement la lumière. La jeune femme a dû quitter l'Alsace comme des milliers d'autres juifs, et est hébergée ici depuis décembre 1940. Elle est officiellement recensée « Juive », tel que l'exige l'Etat français, et sur sa carte de ravitaillement figure l'étoile jaune obligatoire.

Hannah est accompagnée de son beau-père, Eugen, soixante-deux ans. Celui-ci refuse de sortir de la maison, de poser le pied sur le sol français. Il est allemand, dit-il, a combattu aux côtés de l'Allemagne lors de la première guerre mondiale comme le prouve

ses papiers militaires. Pourquoi le traite-t-on désormais comme un malfaisant ? Il ne comprend pas, s'insurge, blâme les Français.

Aujourd'hui, jeudi 29 mars 1944, c'est jour de marché. Hannah ira y faire un tour. Grâce à Jacques, l'autre homme de la maisonnée, elle pourra s'y rendre à vélo. En effet, il lui a trouvé ce vieux clou qu'il a redressé tant bien que mal. Il est originaire de Wolfisheim, petit village aux portes de Strasbourg. Il a quarante ans. Pour gagner quelques sous, il participe aux travaux des champs dans les fermes alentour. La douleur de l'exil le mine. Jusqu'à quand devra-t-il mettre sa vie en suspens? Il n'a pas de nouvelles de ses proches. Qu'est-il advenu du reste de sa famille ? Il n'a jamais fait de mal à personne mais est considéré comme un ennemi par l'Etat français. Son nom et ceux des autres membres de la maisonnée figurent sur une liste à la mairie.

Firmaine pose sa bêche sur le sol. Elle est plutôt satisfaite de l'avancée du travail. Bébé Jean gazouille dans son couffin. La jeune maman s'amuse à le chatouiller, lui caresse la joue. Bébé Jean la regarde avec adoration puis commence à s'agiter. Il a faim. « Viens par ici, petit gourmand », dit-elle à son fils. Elle lui donne le sein que le petit prend goulument. Les merles sifflent dans les haies. Les fleurs des pissenlits parsèment les champs de leurs soleils. La campagne s'éveille doucement au printemps. Il fait bon. Firmaine replace Jean dans son couffin. Un couple de rapaces plane silencieusement, haut dans le ciel.

« Belle journée, n'est-ce pas ? », lui lance une voix. C'est Hannah de la Grande Maison qui pousse son vélo

sur le chemin. Elle s'est noué un foulard sur la tête, a fixé un mauvais panier sur le porte-bagage. « Je vais tenter de trouver quelques denrées au marché », ajoute-t-elle. « Bébé va bien ? »

Les deux femmes s'apprécient en dépit de leurs différences. Citadine habituée au confort, Hannah se retrouve ici, où l'on va encore chercher l'eau au puits. A Strasbourg, elle était couturière. Malgré les restrictions, elle parvient toujours à coudre et raccommoder ses vêtements avec goût. Firmaine, elle, est une femme de la terre, rompue aux rudes tâches agricoles. Elle ne pourrait envisager quitter ce lieu où ses ancêtres ont vécu avant elle. Elle a beaucoup de peine pour Hannah, l'exilée.

À son retour du marché, elle lui donnera quelques œufs. Hannah enfourche son vélo et s'engage sur la route qui descend vers le bourg. Le soleil a maintenant bien entamé son ascension dans le ciel. La cloche de l'église tinte. Onze coups résonnent.

Au loin, un ronronnement de moteurs se fait entendre à mesure qu'une colonne de véhicules blindés avance sur la route. Cinq Kübelwagen de la division Brehmer. A leur bord, quatre soldats, leurs mitraillettes posées sur les genoux. Un officier est assis dans la première voiture. Le groupe se dirige vers la mairie du village. Les militaires allemands sont venus chercher une liste exigée de chaque commune de France. Des officiers allemands ont été victimes d'attentats *terroristes* et le haut-commandement de l'armée d'occupation veut faire payer les ennemis du Reich. Les Kübelwagen poursuivent leur route et sont rapidement devant la mairie. Les portières claquent. Les hommes se

précipitent et investissent le bureau du secrétaire de mairie.

L'officier prend la parole en français : « Vous n'êtes pas sans savoir que notre armée a récemment subi des pertes dans cette partie du Périgord. Il existe une liste des Israélites présents sur votre commune. Je vous ordonne de nous la remettre.

- Mais je... je ne possède pas de liste. Je..., commence le secrétaire.

- Votre commune est recensée comme lieu d'hébergement d'Israélites, ces ennemis de l'Allemagne, ces lâches qui, en 1940, ont préféré s'enfuir de Strasbourg. Ne pas communiquer leurs noms, c'est se rendre coupable de trahison envers l'Allemagne. L'Allemagne élimine les traîtres et toute leur famille. »

A ces mots, l'officier pointe un revolver sur la tempe du secrétaire de mairie : « Vous êtes chef de famille, monsieur le secrétaire ? Combien d'enfants avez-vous?

- Un instant, s'il vous plait. Je... je vais voir si je ne trouve pas cette liste », dit le secrétaire d'une voix blanche. Ses mains tremblent. Cette liste de noms est une condamnation à mort, il le sait. »

L'officier lit les noms et adresses qui figurent sur la liste : « Un dernier renseignement, Monsieur le secrétaire : le chemin pour débusquer ces traîtres ? »

Dans son jardin, Firmaine a repris sa tâche sans remarquer les blindés qui montent la route à vive allure, en direction de sa ferme. Soudain, les Allemands sont là,

leurs Kübelwagen soulevant un nuage de poussière. Les moteurs sont coupés brutalement. Les soldats sautent hors des véhicules, se ruent vers la Grande Maison. L'officier a son arme au poing. Il vocifère des ordres. Alors, les soldats s'élancent, telle une meute, disparaissent à l'intérieur de la maison. Des cris, des bruits de coups. Quelqu'un tombe dans l'escalier. Les Allemands hurlent, jettent Johanna et Sarah dans un véhicule. Jacques et Eugen, eux, sont trainés sans ménagement. Ils trébuchent, sont relevés à coups de crosse. Ils supplient.

L'officier rit aux éclats de leur frayeur. Les coups pleuvent. Jacques et Eugen n'ont bientôt plus la force de supplier. La meute s'acharne. Puis, l'officier rappelle ses chiens à sa botte. Les moteurs vrombissent à nouveau. Les Kübelwagen s'en vont, empruntent la route des crêtes, emportant Jacques et Eugen.

Un silence glaçant a envahi la douceur printanière. Firmaine, pétrifiée, n'ose pas bouger. Tout s'est déroulé très vite. Ces gens qu'elle a côtoyés, dont elle a partagé le malheur, où les a-t-on emmenés ? Que vont-ils devenir ? Les reverra-t-elle ? Mais des bruits de pas interrompent ses pensées. Quelqu'un s'avance sur le chemin. C'est Hannah qui revient du marché, encore essoufflée du trajet à vélo. Elle s'apprête à énumérer ses achats mais Firmaine l'arrête d'un geste et s'écrie :

« Hannah ! Partez ! Partez ! Ils sont là ! Ils les ont pris ! Ils vont revenir ! Partez, partez vite !

- Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous dites ? Qui est venu ? Qui ont-ils pris ?
- Les Allemands... les Allemands sont venus. Ils ont pris Jacques, Eugen, Johanna et Sarah.

- Ne restez pas ici ! », supplie Firmaine.

Alors, Hannah comprend. Son regard s'attarde sur la maison où elle a vécu pendant quatre longues années. Fuir ? Encore ? Pour aller où ? « Hannah, il faut partir », dit à nouveau Firmaine. « Ils vont revenir. »

Elle entoure de son bras les épaules de Hannah, l'accompagne au bout du chemin, l'aide à remonter sur son vélo. Les larmes inondent le visage de Hannah. « Merci », dit-elle simplement. Les deux femmes se regardent une dernière fois, puis Hannah se remet en route.

Firmaine fixe longuement la silhouette qui s'éloigne vers le bourg tandis que le soleil de mars poursuit sa course, en cette belle journée de printemps.

AINSI VA LA VIE

Johelle

Émergeant du sommeil comme on émerge d'un profond coma, Lyna tâtonne pour trouver son réveil. Quelle heure est-il ? Six heures ! Elle soupire de bonheur, quelques heures encore pour savourer la chaleur du lit. Épuisée, morte de fatigue, elle a décidé de s'accorder cette matinée de repos... Avec volupté, elle se laisse glisser dans le sommeil quand soudain un barouf persistant lui perfore les tympans... C'est encore ce crétin de voisin qui démarre sa moto juste sous ses fenêtres. Seul un arbre sépare leurs maisons. Furieuse, la tête sous l'oreiller, elle crie sa colère contre ce voisin. Elle le déteste.

Ce type qui ne la salue jamais, et qui, dès le premier jour lui a lancé un regard impénétrable, l'agresse avec sa moto pétaradante. Lyna le déteste, regrette son prédécesseur un homme aimable, serviable. A son départ, elle a perdu le voisin idéal.

Le sommeil ayant disparu avec la moto, elle se lève, geignarde, se fait un café, et se traîne vers son atelier. Lyna est une artiste, considérée dans le village comme une excentrique, mais reconnue par les critiques : « Ses toiles vibrent, et ses œuvres transcendent les limites de l'art conventionnel », écrivent-ils.

La tasse de café à la main, elle sort pour appeler son chat. Bien que ce matou aime la nuit comme tous les chats, elle est toujours inquiète pour lui qui défie voitures et motos.

Ce début de printemps, avec ses senteurs de lilas et de chèvrefeuille, promet de belles journées, une symphonie de chants et gazouillis d'oiseaux invite à une promenade le long de la rivière. Lyna s'étire, respire, avale cet air pur et odorant et, bonne surprise, voilà son chat. Elle se baisse pour le caresser quand soudain, un vrombissement lui vrille le corps... Encore la moto ! Il a dû oublier quelque chose. Lyna rentre en claquant la porte.

Lui revint à l'esprit que, l'autre jour, pour fêter une exposition particulièrement réussie, elle organisait une fête avec des amis, un barbecue en plein air. Et voilà que ce voisin se met à tondre sa pelouse. Bien sûr le bruit gênait tout le monde, et que faire sinon courir frapper à sa porte pour régler le problème.

Mais très vite la situation avait dégénéré... Il lui déclara que « l'interdiction de tondre à certaines heures ou certains jours était décidée à l'échelle locale et nécessitait un arrêté municipal ou préfectoral relatif au bruit, et, qu'ici, rien n'était imposé, sauf les jours fériés et les dimanches. « Mais là, ajouta-t-il avec un sourire qui se voulait ironique, nous sommes samedi et il n'est que 18 heures... »

Bien qu'elle eût appris qu'il était un avocat renommé, doté d'un talent oratoire exceptionnel et d'une réputation solide de juriste, sa suffisance l'exaspéra. Furieuse, elle le traita de *mufle*, d'*insociable*, de *grossier personnage*. Il éclata de rire et disparut retrouver sa tondeuse.

Évidemment le bruit gênait tout le monde. L'ambiance festive s'en trouva complètement gâchée. Pour se venger,

le lendemain, elle renversait une boîte de détritux sur sa pelouse. Deux minutes après, elle l'aperçut, chassant son chat d'une façon plutôt brutale, lui semble-t-il....

Gabriel, de son côté, l'homme à la moto, personnage plutôt calme et conciliant, trouvait cette jeune femme mignonne, jolie même, très jolie... Une silhouette fine, de beaux cheveux bruns, un look d'artiste, mais... quelle arrogance lorsqu'elle lui lance ce regard distant, glacial et fier, détournant la tête si vite qu'il n'avait pas le temps de la saluer... Un peu sauvage peut être...

L'autre samedi alors qu'elle recevait des amis, elle était venue sonner à sa porte. Naïf, il avait cru qu'elle venait l'inviter à participer à la fête. Mais non ! Elle était simplement venue lui ordonner - et sur quel ton ! - d'arrêter de tondre. Elle l'avait même insulté, lorsque, de son côté, sans arrogance aucune, il lui avait simplement rappelé la loi.

Et le lendemain il l'aperçut jetant son sac d'ordures sur sa pelouse. Il lui montrera, à l'occasion, l'emplacement des poubelles....

Ces querelles, les autres résidents les observaient avec amusement, certains avec inquiétude. Ces deux voisins, déterminés à transformer chaque petite contrariété en grand conflit les perturbaient. La rue était paisible, et, jusque-là, tous s'appréciaient. Ils étaient venus chercher ici le calme et la quiétude.

Quelques jours plus tard, alors que tout était tranquille, une brusque et violente tempête s'abattit sur le village, dévastant toitures, voitures, poteaux électriques...

L'érable, qui se tenait entre leurs deux maisons, vieux, mais pourtant robuste, fut foudroyé et s'effondra, endommageant à la fois les toitures des maisons de l'avocat et de sa voisine.

Face au cataclysme, et au regard de l'ampleur des dégâts, Gabriel et Lyna se virent obligés de mettre de côté leurs différents pour évaluer les conséquences de cette bourrasque inattendue.

Des branches, des pierres, et des tuiles couvraient le sol. L'eau imbibait la terre, la transformant en boue collante ; le vent avait amoncelé les déchets sur les pelouses. Le lilas était déraciné, et les oiseaux avaient déserté.

Gabriel contacta les assurances, écouta les experts, monta les dossiers. Lyna et ses amis dégagèrent les passages, firent venir les camions, s'occupèrent des voitures.

Ils s'aperçurent alors qu'à eux deux, ils étaient incroyablement efficaces et complémentaires. Il apportait son sens de l'organisation et son pragmatisme. Il savait mieux qu'elle tenir tête aux assureurs et négocier les devis avec les entreprises. Et elle, apportait une créativité et une vision artistique aux réparations et aux rénovations

Une estime l'un pour l'autre commença alors à naître. Elle lui montra ses tableaux, ses dessins ; il les trouva magnifiques. Et il l'emmena à moto, d'abord au magasin de peinture, ensuite en balade... Les virées sur cette monture, s'avérèrent pour elle peu agréables, mais elle s'abstint de le lui avouer. Ce bruit de moteur la déchirait.

Il lui confia que son chat, son minou, dormait toutes les nuits chez lui, quelquefois même sur son lit, et que, le

matin, il devait le mettre à la porte. Tout s'éclaircissait. Comme elle, il aimait les chats, et le sien semblait l'avoir adopté comme voisin et bien plus rapidement qu'elle !

Bref, les rires remplacèrent les querelles. Leur amitié se renforça au fil des jours, et, pour célébrer la fin des travaux, ils organisèrent quelque temps plus tard, la plus belle fête que les résidents du quartier n'avaient jamais vue. Ce furent un feu d'artifice (toutes autorisations obtenues bien sûr ! ...) et un buffet exceptionnel. « Ils s'en souviendraient toute leur vie. »

Après ces festivités - ponctuées de rires et des moments complices partagés -, nous les retrouvons assis sur le banc installé sous leur nouvel arbre, « leur banc de rencontre », ont-ils précisé aux invités ; ils contemplent l'aube naissante. Il l'entoure gentiment de ses bras. Et elle qui habituellement n'aime pas trop les câlineries trouve agréable et douillet ce bras souple et chaud autour de son cou. En somme, elle y prend du plaisir ! Elle aime aussi qu'il la regarde avec ce regard bleu saphir si charmeur, et puis il s'appelle Gabriel... le nom d'un archange !

Leur lien se renforçait ainsi au fil des jours, alimenté par des conversations tardives et par les attentions si délicates de Gabriel qu'elle en restait émue aux larmes. Ils s'aimaient ! et commençaient à tisser les premiers fils d'une belle histoire passionnée...

Pourtant un drame couvait.

Un soir d'été, Lyna travaillait à une nouvelle toile pendant que Gabriel fumait la dernière cigarette de la journée.

Assis sur leur *banc de rencontre*, il fredonnait, se trouvait chanceux, comblé, il était heureux...

La soudaine irruption d'un jogger énervé, excité, furieux violent interrompt cette félicité. Le type violent s'approche de Gabriel et lui inflige une volée de coups de poing, une vraie raclée. Sans pouvoir se défendre, sa victime se retrouve à terre. L'homme le frappe en l'insultant : « tu es un vrai salaud, un sale type ! », puis il lui tourne le dos et part en courant, comme si, cette agression n'était qu'une simple étape prévue dans son parcours de jogger.

Le visage tuméfié, et à demi inconscient, Gabriel réussit à appeler Lyna à son secours. Notre artiste, affolée quitte alors précipitamment son atelier. Le téléphone à la main. Ambulance et police furent sur place rapidement. Gabriel était vraiment mal en point. L'attaque avait été aussi violente qu'inexplicable. Lyna, inquiète, s'épuisait de questions : Qui pouvait être cet individu ? Et pourquoi avait-il attaqué Gabriel avec tant de brutalité ? Rien dans la maison n'avait été subtilisé et aucun dégât constaté. Pour quelle raison s'en était-il pris à ce point à Gabriel ? Quelle motivation pour lui infliger un tel traitement ? Et s'il récidivait ?

L'investigation progressa rapidement. Les enquêteurs se souvinrent que l'avocat avait, quelques semaines plus tôt, défendu un homme accusé d'un crime particulièrement odieux. Une jeune adolescente avait été tuée, après avoir été violée, à l'occasion d'une fête de village ; l'affaire avait été largement médiatisée.

Gabriel, appelé à la défense de l'accusé, avait obtenu en appel la réduction de la peine prononcée en première instance : 10 ans d'emprisonnement, au lieu des 18

années de réclusion selon le verdict de la cour. Avec un grand talent oratoire, Gabriel, avait plaidé une forme de *circonstances atténuantes* pour son client, réussissant à convaincre les jurés. Avec un casier judiciaire vierge, son client avait eu jusque-là un travail régulier. Il connaissait la victime depuis un an. Très épris, il disait essayer refus et humiliations régulières. Aux dires de témoins, la jeune fille l'avait invité à la fête et l'avait incité, « presque obligé », à prendre une forte dose de stupéfiant alors que, jamais, il n'avait touché à la drogue. A la différence de la victime, décrite comme addictée. L'effet des stupéfiants, amplifié par une forte alcoolisation et une grande fatigue émotionnelle, lui avait fait perdre ses esprits. Il ne se souvenait plus de rien, ni d'avoir violé ni d'avoir étouffé la jeune fille.

A l'issue du dernier procès, Gabriel avait eu à subir des insultes de la part du public, puis il avait reçu de nombreuses lettres de menaces, dont celle très virulente du père de la victime... La plupart des réactions étaient passionnées et hostiles à l'égard de Gabriel. Des militants pour le droit et la défense des femmes avaient fait paraître des articles incendiaires dans la presse dont certains titrés : « défendre l'indéfendable est-cela la justice ? »

Lyna avait entendu parler de cette affaire, elle avait même signé une pétition qui demandait l'emprisonnement à vie du meurtrier sans autre comparution. Elle aussi s'étonnait, s'interrogeait. Comment Gabriel avait-il pu accepter de défendre cet *abject personnage* ? Elle le lui dit avec véhémence. Ils en discutèrent et il s'expliqua :

« - Chacun a droit à une défense pleine et entière, et j'ai prêté serment, lui avait-il expliqué. Je suis un avocat

pénaliste, donc je me dois de défendre toutes les causes, même celles des criminels qui paraissent les plus méprisables.

- Bon, disons que tu as raison, lui répond-elle, rendant les armes. C'est ton job, mais c'est difficile à accepter pour les victimes et pour le monde en général. »

Gabriel allait si mal. Elle ne voulait pas le contrarier davantage. Elle se dit qu'ils en reparleraient plus tard et qu'alors elle pourrait défendre auprès de lui son opinion de féministe *convaincue et militante*.

Quelques jours plus tard les policiers se présentent chez Gabriel. Ils ont enquêté sur l'homme soupçonné d'être l'auteur de l'agression dont il a été victime. L'individu en question semble avoir trouvé refuge à l'étranger, vraisemblablement dans sa famille au Portugal. Pour l'heure, aucune charge n'est retenue contre lui. Les enquêteurs indiquent à l'avocat qu'il lui faudra néanmoins se rendre au commissariat pour y enregistrer sa déposition.

Rendez-vous pris, Gabriel se plie à cette convocation dans les bureaux de la police judiciaire. Lyna l'accompagne. Il répond à toutes les questions. Des heures durant, cette audition s'avère pénible pour l'avocat... Il faisait nuit, il n'a pas bien vu l'individu. L'homme était grand, il avait une casquette et portait des gants, des gants de boxe, lui semble-il. Ce fut rapide, violent. Il le dit et le répète. Non pas d'ennemis, pas de maîtresse jalouse, il n'a jamais été marié, une vie de célibataire consacrée au travail. Tout est consigné, les limiers en resteront là. Sans indices, l'enquête s'arrêtera à ce stade.

Quelques semaines plus tard, Gabriel, grâce aux soins attentifs de Lyna, est physiquement remis de cette agression. Ils ne se quittent plus, passent la plupart de leurs soirées ensemble. Si la tempête les avait rapprochés, cette agression a consolidé leur relation. Ils s'aiment, et ne se le cachent plus. Il lui propose de partir quelques jours en Dordogne, son berceau familial. Vivre des moments plus intimes... Se raconter, partager leurs souvenirs d'enfance, d'adolescents. Enthousiaste, elle acquiesce, en se disant : « Comment ai-je pu un jour trouver odieux un homme si merveilleux, beau, exceptionnel... à cause du ronflement d'une moto... »

LE JOUR OÙ LE SABLE EST TOMBÉ...

Mireille Rodier

Le grand jour est arrivé. Manon s'apprête à dire oui à Benjamin, elle traverse l'allée des invités dans ce jardin luxuriant de la colline Sainte Victoire. Sa robe blanche est vaporeuse, son voile léger, tout fait d'elle la reine de cette journée du mois d'avril.

Elle avance au bras de son père, paré comme un prince d'un costume trois pièces. Benjamin l'attend près du maire, un sourire radieux aux lèvres. Les consentements à peine échangés, un coup de vent a fait voler les parterres de fleurs ; rien de grave, tout est parfait.

Mais le vent s'amplifie, une poudre jaune macule la belle robe blanche, les invités vont vite se mettre à l'abri. Pas de chance, heureusement que la cérémonie est terminée. Le baiser des mariés, ils l'échangent dans la grande salle du restaurant. L'hôtesse prend la parole : « Je viens de recevoir une alerte météo, nous subissons une invasion de sable du Sahara. Il est recommandé de rentrer chez soi et d'attendre la fin de cette intempérie. Cependant, nous pouvons prendre la décision de continuer à faire la fête, à nos risques et périls ».

Presque tous les invités sont partis, sauf les parents des mariés et les témoins. Les longues tables, prévues pour cent personnes, sont désertées, lugubres. Les convives mangent les mets succulents, ils ont savouré le champagne pétillant de joie. Oui, c'est le jour le plus important de leur vie ! Rien ne pourra les empêcher d'être

heureux. Un tango langoureux et c'est le moment de reprendre la route.

Le spectacle qui les attend dehors est hallucinant : tout est recouvert d'une couche de sable, des rafales de vent transportent des particules jaunes persistantes. On a tout de suite du mal à respirer, on protège son visage avec un foulard et on brave la tempête. Les voitures ont du mal à démarrer, le sable est rentré dans le moteur. Benjamin réussit à faire vrombir les trois voitures des courageux rescapés. Les essuie-glaces peinent à dégager le parebrise, pourtant ils avancent avec la peur au ventre de ne jamais arriver à bon port.

En route, ils aperçoivent leurs amis de Salon de Provence, leur voiture a quitté la route et les pompiers soignent leurs blessures. Un peu plus loin, ils reconnaissent Arthur, un copain de travail de Benjamin. Par la fenêtre, ils lui demandent si tout va bien. Arthur est en larmes car il s'est éjecté au dernier moment du véhicule qui est tombé dans le ravin, avec deux autres copains dedans, leur vie est compromise. Les secours vont arriver, Arthur veut rester à attendre. On repart donc, la tempête de sable semble se calmer un peu, comme un cadeau aux jeunes mariés, ils vont pouvoir rentrer chez eux. Ceux qui sont partis en avance ont finalement eu une mauvaise idée, il aurait mieux valu attendre.

C'est dans la nuit, vers deux heures du matin, que le vent reprend, des paquets de sable tapent les volets, ils rentrent dans la maison, par tous les accès non calfeutrés. Manon et Benjamin se serrent fort l'un contre l'autre, quelle bizarre nuit de noces ! Au matin, ils mettent le nez dehors et le spectacle les glace d'horreur : tout est recouvert par

le sable venu du désert, tout est comme paralysé, silencieux et sans vie.

Il n'y a plus d'électricité, l'eau ne coule plus au robinet, plus de radio ni de télévision. Le seul moyen pour ne pas s'isoler du reste du monde est le téléphone portable. Les nouvelles font froid dans le dos : le sable a envahi toute la France. Le désert du Sahara est maintenant un cratère béant que seuls les drones peuvent survoler. Des blindés vont parcourir le pays pour apporter de l'eau potable et de la nourriture aux sinistrés. On encourage les gens à remonter vers le nord, le temps que les choses s'arrangent.,

C'est alors que Benjamin commence une crise d'asthme, il étouffe, son râle fait craindre le pire. Vite, Manon lui fait respirer de la Ventoline. Elle lui dit : « Partons chez ma tante qui vit en Belgique, on aura de meilleures conditions de vie ». Mais Benjamin s'est recroquevillé sur lui-même, il tremble de tout son corps, il ne veut pas bouger. Tout à coup, Manon se sent très seule, elle a envie de pleurer, elle n'est même pas sûre que la Belgique soit épargnée par ce maudit sable.

On frappe à la porte, un voisin vient prendre de leurs nouvelles. « Alors les amoureux, on tient le coup ? Avez-vous besoin de quelque chose ? J'ai bien peur que votre voyage de noces à *Agadir* soit repoussé ». Il arbore un sourire canaille et Manon éclate de rire, c'est nerveux mais le poids qui pesait sur ses épaules s'en trouve allégé. Le voisin repart pour s'occuper des autres personnes du quartier.

Manon s'affaire, elle prépare à manger, elle range sa belle robe de mariée, elle regarde avec tendresse son voile qui a pris une couleur dorée. Benjamin se lève et la rejoint, il

a honte de sa crise de panique, le héros de la maison, c'est Manon. Elle l'embrasse et se dit qu'un autre jour, c'est elle qui aura besoin de soutien. Au milieu des catastrophes, c'est l'amour qui fait avancer les êtres humains.

Il a fallu plusieurs mois pour nettoyer et rendre la vie au pays, tout le monde s'y est mis, avec la force de la solidarité retrouvée. L'important est de survivre. Pourtant, quand la télévision reprend ses émissions, on constate que des pillages de magasins ont eu lieu, au milieu de tout ce désordre. Manon pense avec conviction que ces profiteurs n'ont rien compris aux valeurs de la vie, les possessions sont dérisoires face à l'importance de rester vivant.

Un auteur à succès est reçu par le journaliste de *TF1* et Manon l'écoute avec grand intérêt. Il dit : « Nous pensions posséder la nature, la façonner à notre guise, nous en servir et ne rien risquer. L'homme vient de découvrir qu'il est peu de chose face aux éléments, la nature s'est mise en colère et nous a donné un avertissement. A nous d'entendre ce qu'elle a voulu nous dire, à nous de devenir plus humbles et plus respectueux de cette terre qui nous porte et nous nourrit. »

C'est tellement vrai que Manon en a les larmes aux yeux, en pensant à la destinée des générations à venir.

.....

LA LEÇON DE MOUNIR

Mireille B.R.

Agnès Delcourt avait vingt-cinq ans. À la rentrée dernière, elle avait été nommée dans un collège de la banlieue parisienne.

Un bâtiment de brique semblable à plein d'établissements scolaires construits au début du vingtième siècle, de grandes fenêtres, trois niveaux, situé à l'écart du centre-ville, sur une rue morne et laide : trottoirs peu larges, défoncés par endroits, une succession de petites maisons bâties au fond d'une cour pavée et protégées de l'extérieur par de vieilles grilles, des boutiques fermées depuis des lustres par un rideau de fer, d'anciens ateliers transformés en hangars et, ici et là, un immeuble HLM plus haut, moderne.

Le seul endroit hospitalier de la rue était un vieux bistrot tenu par une vieille femme obèse et bienveillante qui semblait se tenir derrière son comptoir de bois usé depuis toujours. La petite salle protégée des regards des passants par des rideaux de dentelle contenait cinq tables alignées près d'un mur couvert de vieilles affiches. C'est là qu'entre collègues on prenait le café en sortant de la cantine ou un verre de limonade après les cours, qu'on refaisait le monde, qu'on se détendait et qu'on parlait aussi des difficultés rencontrées dans la journée, de l'insatisfaction de ne pouvoir aider mieux les élèves qu'on nommait par l'euphémisme « en difficulté ». Ceux qui ont certainement d'autres qualités que celles requises à l'école.

Après avoir franchi la lourde porte à deux battants surmontée du drapeau national, traversé un grand hall, on entrait dans une grande cour plantée de marronniers et délimitée à gauche et à droite par deux bâtiments. Au fond, une construction de béton, les toilettes des élèves, dont le professeur d'arts plastiques avec l'aide d'une classe de troisième avait tenté de masquer la laideur en peignant sur les murs une fresque colorée. Et, de l'autre côté, une large ouverture qui donnait sur un terrain vague où l'on avait déposé de façon aléatoire quatre préfabriqués.

Comme Agnès Delcourt était la dernière arrivée, on lui avait attribué celui qui était tout au fond, collé à un mur qui séparait l'espace du collège de la rue voisine, un mur pas assez haut pour empêcher quelques élèves intrépides de l'escalader afin d'échapper à leurs cours. Devant sa salle, rescapé miraculeusement de la destruction probable d'un ancien verger, un énorme figuier. Agnès doutait qu'il eût jamais produit des fruits sous le ciel parisien, mais, aux beaux jours, lorsqu'on pouvait ouvrir les fenêtres, son feuillage embaumait la salle et lui donnait un air de campagne.

Agnès se plaisait dans ce collège. Cependant elle devait bien reconnaître que certaines classes étaient plus agréables que d'autres. Elle se souvenait du jour de la rentrée, quand, le principal appelait ses élèves de 5^{ème} B, et qu'un collègue, un vieux monsieur - il avait au moins cinquante ans ! -, lui avait susurré à l'oreille, attendri sans doute par son jeune âge et inquiet pour elle : « Attention, ne te laisse pas faire, il y a de drôles de zigotos dans cette classe ». Et c'était vrai. Parmi ceux-ci, un groupe de filles lui manifestaient leur hostilité par des regards noirs. Agnès était choquée par la grossièreté de leur langage lorsqu'elle les entendait parler entre elles.

Parfois elle sentait que la moindre maladresse pouvait faire dérapier la situation qui deviendrait vite incontrôlable. Ses collègues lui avaient bien expliqué qu'il fallait tenir compte du fait que certains mots n'avaient pas la même force, le même sens, dans leur bouche que dans ses oreilles, il n'en restait pas moins que ce n'était pas sans une légère appréhension qu'elle retrouvait chaque jour ces élèves.

Au contraire, elle aimait bien recevoir la 5^{ème} A. Dans cette classe, régnait une atmosphère agréable, les élèves étaient sympathiques, le travail avançait bien, et elle éprouvait souvent de la satisfaction à la fin des cours.

Parmi eux se distinguait un grand adolescent, plus âgé que les autres - il avait au moins deux ans de plus - Mounir Kachouri, qui en raison de sa grande taille justifiait le fait de toujours s'asseoir au dernier rang. Un grand corps longiligne, un visage rond sous une tignasse brune et frisée, un grand front, des yeux pétillants, un léger duvet recouvrant sa lèvre supérieure et une bouche qui se fendait souvent d'un sourire railleur. Mounir était apprécié de tous. Il était intelligent, faisait souvent des remarques pertinentes, mais ne manifestait aucun intérêt pour l'écriture, la grammaire et encore moins l'orthographe...

Ce jour-là, c'était au mois de juin, l'année scolaire touchait à sa fin et Agnès Delcourt rendait l'ultime paquet de copies. Mounir n'avait même pas essayé de répondre à la plupart des questions et comme à son habitude, il avait obtenu une note médiocre. Il proposa alors de venir au tableau afin d'écrire le corrigé des exercices. Agnès accepta, très étonnée d'une telle démarche qui ne lui était pas habituelle.

Mounir se leva alors, recula de quelques pas, prit son élan, posa ses mains sur le sol, releva son corps à la verticale et parcourut la dizaine de mètres qui séparait son pupitre du bureau sur les mains. Arrivé près de l'estrade, il se rétablit debout avec souplesse. Dans la classe, silence interloqué, puis éclats de rire et enfin applaudissements...

Son visage rosi par l'effort rayonnait d'une intense satisfaction.

- Madame, vous avez vu ? Vous en seriez capable ?

Agnès Delcourt, fort impressionnée, hocha la tête.

- Bravo Mounir !!!

Cette scène l'a fortement marquée et cinquante ans plus tard, elle aime encore la raconter à ses amis.

QU'EST-IL ARRIVÉ À JUSTINE ?

Sylvie D.

Il regarde sa montre, prend congé et repart travailler. Sa sœur peut enfin se reposer. Pourquoi est-elle ici ? Il ne comprend pas. La semaine précédente, il a reçu par courrier quelques lignes sur une carte postale. « J'arrive mardi soir à 20 heures, j'espère que tu seras là ! Justine ».

Le mardi suivant, Pierre la retrouve, vêtue d'une parka usagée, d'un pull d'homme, un simple sac à dos comme bagage. « Peux-tu m'héberger quelques jours ? »

Il la trouve fatiguée, les traits tirés, le regard triste. Depuis combien de temps ne l'a-t-il pas vue ? Enfant, il était scolarisé dans un internat ; elle, plus âgée, avait fui le domicile familial à ses dix-huit ans. Elle avait suivi un ami musicien et parcouru le monde. Ils s'étaient croisés lors des obsèques de leur parents mais, depuis, leurs échanges téléphoniques n'étaient que sporadiques. Ils ne se connaissent pas vraiment.

« Bien sûr, tu peux rester le temps que tu voudras ; l'appartement n'est pas immense mais prends ma chambre, je dormirai sur le canapé. »

Cela fait déjà quinze jours que sa sœur vit chez lui. Malgré sa présence, la vie de Pierre a peu changé. Chaque matin, il part travailler il est ingénieur dans un grand groupe pétrolier. Le soir, il rentre, fait quelques courses chez

l'épicier de son quartier et réintègre son appartement. Il habite depuis peu à Paris, il ne s'est pas encore fait d'amis. Ses collègues lui ont parfois proposé de prendre un verre après le travail, mais aucune invitation n'a suivi.

La rupture avec Emeline a été si inattendue et si brutale que Pierre en est encore blessé. Il ne se projette pas dans une nouvelle liaison amoureuse qui risquerait de le faire souffrir. Sa routine peut paraître étouffante et étriquée ; lui y trouve une protection et un apaisement qu'il se réapproprie peu à peu. Il s'est investi dans la décoration de son appartement, a redécouvert la joie de la lecture, s'est réfugié dans la solitude.

L'arrivée soudaine de Justine l'a déstabilisé. Pourtant sa sœur ne réclame rien, ne parle pas, refuse de répondre aux nombreuses questions que Pierre lui pose sur sa vie et sur les motifs de sa présence chez lui. Elle ne sort pas, passe des heures à dormir. Il lui a laissé un peu d'argent pour qu'elle puisse faire quelques achats, mais elle ne s'en est pas servi. C'est Pierre qui a dû lui acheter ses tee-shirts et ses sous-vêtements.

Sa vie reprend son rythme habituel ; le travail, les courses, la préparation des repas. De temps en temps, il retrouve un peu de complicité avec sa sœur en regardant un film comique ou en partageant le matin un grand bol de lait chocolaté. A ces moments-là, Pierre se remémore son enfance et retrouve Justine à travers ses éclats de rire ou la façon qu'elle a de repositionner quelques mèches rebelles derrière son oreille. Pierre apprécie ces doux instants d'échanges, de plénitude, quand le temps semble s'être arrêté. Parfois d'une remarque acerbe, Justine le rabroue et se mure dès lors dans un silence que Pierre n'arrive pas à rompre.

Un soir, dans un accès de colère, elle se met à briser des assiettes en les jetant au sol. Pierre est effrayé. Le comportement de sa sœur semble parfois si excessif ! Quelle phrase a-t-il prononcée qui puisse la mettre dans cet état ? Il s'inquiète. Souffre-t-elle de troubles psychiatriques ? Le mutisme, le regard inexpressif traduit-il des signes dépressifs ?

Il sollicite le passage de sa jeune voisine, infirmière libérale, pour qu'elle voie Justine ; celle-ci refusant toujours de sortir. La jeune femme vient, ne trouve aucun symptôme justifiant la venue d'un médecin. Pierre la raccompagne, un rien désabusé. A la porte, la voisine en le regardant, soupire et suggère que Justine a juste besoin de repos.

Justine s'est recouchée, le visage enfoui dans l'oreiller mimant un profond sommeil... Que s'est-il passé dans sa vie pour qu'elle ne puisse en parler à son frère ? En rangeant le peu d'affaires que sa sœur possède dans l'armoire, il n'a pas trouvé de lettres, pas même un portable qui aurait pu fournir quelques pistes.

A l'âge de vingt ans, Pierre avait interrogé ses parents sur cette sœur si étrange, qui s'était enfuie ; il doutait qu'ils soient du même sang, tant ils étaient physiquement différents. Comme ses parents, lui était brun, les yeux marrons, le teint mat. Justine était blonde, les yeux verts, la peau diaphane.

« Si c'est ta sœur, elle ressemble à ta grand-mère paternelle prématurément décédée. Elle est indépendante, elle a besoin de vivre loin de nous, ne la blâme pas, elle te contactera si besoin... » Pierre en est là dans ses réflexions, ressassant son inquiétude et son

incapacité à communiquer avec elle. Les semaines s'écoulaient dans la monotonie.

Le soir tombe vite en ce mois de novembre. Aujourd'hui, Justine s'est plainte et, maintenant, elle s'agite dans son lit. Pierre l'entend et lui suggère de voir un médecin car depuis quelque temps, sa sœur se plaint de douleurs dans le dos. Les douleurs augmentent, Justine gémit mais refuse toujours d'aller consulter. Pierre essaie de trouver un généraliste, mais à cette heure, les cabinets sont fermés. Il se sent démuni, contrarié par cette sœur qui refuse son aide.

L'immeuble est vide en cette période de vacances scolaires. Ses voisins ont quitté Paris. Maintenant Justine crie. La douleur semble la terrasser. Pierre ne sachant plus quoi faire tente d'appeler le 15 qui semble saturé. Rappeler ultérieurement lui suggère la petite musique au bout du fil. Après plusieurs tentatives infructueuses, Pierre panique. Justine geint en continu, répond à peine à ses sollicitations...

Que faire ? Il se décide à chercher de l'aide dans la rue, il trouvera bien quelqu'un qui pourra les secourir. Il se précipite, enfile rapidement une veste et dévale les escaliers. Dehors il fait bien sombre, le vent glacial s'engouffre dans les rues étroites du Marais et, à cette heure tardive, les rues sont désertes. Pierre frissonne, remonte le col de sa veste, il aurait dû prendre son manteau ! Où aller ? Tout est fermé à cette heure ! Son bistrot habituel, les magasins ainsi que la pizzeria ont tiré le rideau !

Pourquoi ne pas aller jusqu'à République chercher un taxi. Là-bas, il trouvera peut-être quelqu'un qui l'aidera à

descendre sa sœur pour la transporter à l'hôpital. Il hésite. Peut-il l'abandonner pour quelques minutes ? Pierre n'a pas le choix, il remonte chez lui prévenir Justine. Celle-ci gît, amorphe, les larmes s'écoulant sur son visage. « Je reviens immédiatement. »

Sur le chemin, Pierre croise deux agents de police, leur explique son problème. Ceux-ci contactent une ambulance qui rapidement conduit Justine à l'hôpital, Pierre la retrouvera là-bas. Il est inquiet, apeuré et si sa sœur venait à mourir ? Il ne s'en remettrait pas !

Maintenant elle est à l'hôpital... Le stress l'étreint : que lui arrive-t-il ? Pourquoi est-elle si discrète sur sa vie antérieure ? Elle est peut-être atteinte d'un cancer ou du Sida, elle n'a pas voulu me le dire pour ne pas m'inquiéter. Pierre se demande ce qu'il va devenir si elle disparaissait. Il n'a plus qu'elle comme famille.

La mort rôde en cette nuit de novembre, minuit sonne, quelques flocons virevoltent ; la nuit glaciale oppresse Pierre qui se précipite dans le métro. Le quai est désert. Il arrive enfin à l'hôpital.

Comme il n'est qu'accompagnant, il doit attendre à l'extérieur. Les salles regorgent de patients, une infirmière débordée lui confirme qu'un interne s'occupe de sa sœur ; on le préviendra. Pierre attend, frigorifié. Il aimerait pouvoir « en griller une », cela l'apaisait autrefois mais depuis quelques années il a stoppé la cigarette, alors ce soir il marche, fait les cent pas, le visage crispé par l'angoisse.

La nuit s'épaissit, le passage des ambulances rythme les heures. Comme lui d'autres individus attendent. Il tente de nouveau d'aborder un professionnel pour prendre des

nouvelles, mais on lui ressasse la même phrase : « Attendez monsieur, on viendra vous chercher. »

Vers quatre heures du matin, une aide-soignante lui demande enfin de la suivre. Dehors les flocons se sont arrêtés de tomber, remplacés par une petite pluie fine. Il a pu prendre un café pour se réchauffer mais il est transi de froid et d'angoisse.

Pierre suit la jeune femme qui ne lui parle pas. Au hasard des couloirs, il croise de nombreux malades qui gisent sur des brancards. Où est ma sœur ? Après avoir parcouru de longs couloirs, la femme ouvre une dernière porte et le laisse près du poste des infirmières. « Monsieur, venez avec moi, je vous emmène voir votre sœur. »

Justine est allongée, fatiguée, mais en découvrant son frère, un sourire pour la première fois lui inonde le visage.

« Regarde, je ne savais pas... Je ne pensais pas... » Dans un berceau à côté du lit, un bébé s'endort. « Je te présente ma fille. Je ne savais pas que j'étais enceinte. Elle est magnifique, non ?... Comment allons-nous l'appeler ? Charlotte me plaît bien, qu'en dis-tu ? »

Pierre est sidéré ; il n'a pas réalisé que sa sœur attendait un enfant. Les douleurs n'étaient que les prémices de l'accouchement. Qui est le père ? Où est-il ? Pierre s'approche et enlace délicatement cette petite fille qui ouvre ses yeux et le dévore du regard. Il est subjugué par la beauté de ce petit bout de femme. Il recherche dans le visage de l'enfant des traits spécifiques d'un père mais ne trouve rien, tant la ressemblance à sa mère est flagrante.

Sa vie prend un tour inattendu ; il se sent responsable de sa nièce et de sa sœur.

Hésitant, il questionne cependant Justine sur le père de son enfant. « Non, il n'y en a pas ! Un jour peut-être, je te raconterais mon histoire... »

JUIN 2024